

M O H A M M E D D I B

LES TERRASSES
D'ORSOL

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture des *Terrasses d'Orsol*
a été créée par David Pearson.

© Mohammed Dib, 1985.
© Éditions Zulma, 2023, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Je suis revenu. Je n'ai pas attendu pour rentrer à l'hôtel, je n'ai pas demandé mon reste. De toute façon, je n'aurai pas su quoi faire d'autre, il ne m'est pas venu une idée. Et je me pose et repose la question : que s'est-il passé ? Que s'est-il passé qui se laisserait raconter, qui se puisse dire ? Rien en somme ; et si, une question de plus, je suis en train de me monter la tête ? Seulement me monter la tête, pour rien. Sacré nom, je ne vais pas rester assis comme ça, assis à me poser une question après l'autre. Je m'en rendrai compte, mais tout à l'heure, je saurai si je donne en pleine folie et le monde aussi, ou cette ville, ça finira par me rattraper, par me revenir, je le sais. Mais tout à l'heure. Maintenant, du calme. C'est ce qu'il me faut. Que je surmonte mon agitation *Il marche au bord des ténèbres du monde parce que la lumière a mis sa chair en feu, elle est sa malédiction et la malédiction de ses jours, et il a détourné ses yeux de tout ce qui vient d'elle, il a écarté les yeux de toutes les choses qu'elle éclaire* que j'y voie clair, que je me fixe une ligne de conduite, décide quelque chose. Sacré nom, je n'ai de ma vie reçu un tel choc. Enfoncé dans mon fauteuil, je tâche de retrouver mon calme, et je le retrouverai, du moins j'essaye, je réfléchis. Je dis j'essaye, je réfléchis : je finirai bien par trouver une explication à tout ça ; d'une manière ou d'une autre il m'en faut une.

Je me dis : « Il m'en faut une... » Au même instant, j'oublie ce qu'il faut, je ne sais plus ce que j'ai dit ; je me dis alors : « Du calme. Du calme. »

Trois heures après, j'en suis à me répéter : « Du calme. Du calme. »

Quelle nuit que la nuit que je viens de passer ! Pleine de tintamarre, traversée de clameurs, de gignes de sauvages, et je n'ai pas été les chercher loin ces sauvages, seulement sur les boulevards. Ils se contorsionnaient, gesticulaient, tombaient à genoux et leurs exercices se changeaient en danses de supplication, mais pour tourner aussitôt à la poursuite effrénée, une poursuite où j'étais le chasseur, avant de m'apercevoir que je devenais le gibier. Et ça continue, ce matin ; ça continue, installé dans le même fauteuil je me perds en conjectures, et n'en retiens aucune. Ce sacré nom de tohu-bohu dans ma tête ! Il y a sans doute mieux à faire : sortir, visiter la ville, elle en vaut la peine. Je crois. Mais pour se mêler à la foule dehors, et avec cette circulation, il ne faut pas être tout abattu ou tout excité comme je le suis. Non, autant reprendre les choses depuis le début et pour une fois procéder par ordre : une question demande réponse *Une chose qu'il s'obstine à vouloir serait-ce au prix de tourments et de tribulations sans fin ; une chose à laquelle, l'ayant enfin comprise, il lui faut se donner tout entier, et tout abandonner, quitter le terrain de sa vérité propre, supporter le fardeau, endurer ce dont il est devenu maintenant la proie, et qui le hante, qui l'afflige, la vérité dont il est maintenant possédé, cette vérité dont il est dépossédé* avant toute autre : ai-je vu, ou non, ce que j'ai vu ?

Il ne fait pas l'ombre d'un doute, j'ai vu : cette abomination, ou quelque nom qu'elle mérite, s'est

suffisamment exposée à mes yeux pour que je le prétende et même crie sur les toits, crie à en assourdir le monde. Vingt-quatre heures, vingt-quatre ont passé et j'en suis encore tout ébranlé, malade. Qu'était-ce au juste : ah, qu'était-ce au juste ! J'attends que quelqu'un me le dise, que quelqu'un me l'apprenne. Je reconnais, je me suis un peu trop vite éloigné de cet endroit, j'ai un peu trop vite cédé à un mouvement non pas de panique mais de refus d'admettre la vraisemblance d'un spectacle dont sans bouger et sans y croire j'ai avalé l'horreur. Maudit endroit ! Mille fois maudit s'il en reste un dans le monde ! Le souvenir que j'en garde est semblable à cette nuit : odieusement confus, tenant en réserve toutes sortes de menaces, de monstres prêts à vous sauter à la figure. À la figure, une de ces déroutes qui, me faisant prendre la fuite, ne plaident pas en faveur de l'homme, ni en faveur de sa force de caractère, de sa fermeté, de sa capacité à se tirer honorablement d'une mauvaise passe.

Que je me ressaisisse, il en est grand temps. Je retournerai sur les lieux. Les lieux mêmes, je ne pourrai pas rester sans m'assurer une nouvelle fois de son existence, une chose aussi déplacée, qui se permet en plus d'être sordide. Sacré nom, il n'y a rien que j'abhorre autant que ces sortes de mystères. Qui se permet en plus d'être honteusement sordide. Je me guiderai sur les repères, immeubles, kiosques à journaux, enseignes, monuments, affiches de cinéma ; que sais-je encore, toutes choses auxquelles sans y penser j'ai dû accrocher mon attention dans cette ville pour moi nouvelle et parfaitement inconnue, et on verra : il serait étonnant que je ne réussisse pas à retrouver mon chemin, le chemin qui m'y a conduit.

C'est encore plus horrible que je ne croyais, qu'on ne pourrait l'imaginer, c'est infect, j'en reviens. Ce n'est pas possible. Je m'enferme de nouveau à l'hôtel, il n'y a rien à faire de mieux. Je me suis dirigé, en partant, aussi droit que possible vers l'océan, ayant renoncé à ma première idée, qui était de me fier à ma mémoire, si sûres que ses indications se seraient montrées, je n'ai pas commis cette bêtise. Une inspiration de dernière minute m'a poussé à plutôt m'orienter depuis le meilleur observatoire qui soit ; mon hôtel ; il est perché sur les hauteurs de Jarbher. De mon balcon la ville vous est offerte comme sur un plateau. Quel coup d'œil ! J'ai vu ma route tracée avant d'avoir mis le pied dehors. J'ai eu donc tôt fait de couper à travers le réseau d'avenues ivres de mouvement du premier plan, d'atteindre au-delà les bas quartiers avec leurs ruelles grises, tortueuses : impossible d'éviter ce gros nœud de serpents, il faut s'y engager. Je n'ai pas hésité, mais là, ne pas dévier de son chemin devient tout de suite une gageure. Encore un risque à courir. J'avais la certitude de tenir le cap.

Je venais à peine de faire quelques pas là-dedans, je n'avais accompli que ces quelques pas, et il m'a sauté dessus avec une force et une soudaineté à en demeurer étourdi, le silence qui y plane, y règne. Je l'avais oublié, ce silence. Il émerge de terre comme émergerait une source au beau milieu d'un salon si une incongruité de ce genre avait jamais la chance de se produire. Et j'ai marché dans cet écheveau de couloirs entortillés, j'en ai sondé, exploré les profondeurs, je ne pourrais pas dire combien de rues, de défilés, j'avançais dans un sens et aussitôt j'avais l'impression de me tromper, j'allais dans l'autre, et j'avais encore l'impression de me tromper. Des impasses,

des impasses, partout. J'avais le sentiment en fait de me perdre, de sombrer surtout dans leur silence qui allait s'enflant, augmentant et occulte hissait autour de moi ses nappes secrètes, unies. Ses nappes à l'équilibre parfait.

Plusieurs indices le prouvaient : les maisons que je côtoyais étaient habitées, même si à l'extérieur elles s'entouraient de toutes les apparences de l'abandon. Je me disais en tête à tête : « Quel besoin ai-je de m'arrêter à ces détails ? Pourquoi est-ce que je m'embarrasse de tant d'observations ? » Et je me répondais : « Chaque détail ici est indispensable à la compréhension de ce que j'ai vu, n'ai fait qu'entrevoir plutôt, quelque chose, ce sens qui ne trompe pas, me dit qu'ils entretiennent des rapports entre eux et, en plus, qu'ils en ont un avec ma découverte, ce sens qui ne vous trompe jamais. »

J'aperçois l'escarpement où mon incursion a pris fin, hier, je reconnais le mur de butée au fond du boyau en pente dont mes pas font claquer un peu trop fort le pavé. Je suis, dans cette rampe que je dévale, cerné de pénombre, ce n'est que tout au bout que fuse un flamboiement d'aurore, feux d'une mer restant hors de vue, mais c'est le même endroit. Le même ; il se trouve à portée de ma main. Je regarde, que je m'en souviene bien. Je regarde tout et m'en souviens déjà ainsi que d'un endroit aperçu de longue date quelque part ailleurs, loin d'ici. Et puis c'est le trac. Je hâte le pas : qu'est-ce qu'il y a, la corniche là-bas à l'extrémité de la ruelle disparaît, les vieilles bâtisses bousculent l'alignement, se plantent en travers de mon chemin, bouchant l'échappée vers la mer, formant barrage. Je force encore le pas. Arrivé si près du but, et ne pas

l'atteindre. Comme si ce n'était pas l'endroit, comme s'il se dérobaient. L'espace qui m'en sépare débouche brusquement sur de larges marches inégales. Alors ne réfléchissant pas davantage, je n'hésite pas, je me mets à courir, ça m'est égal qu'on me voie. De toute façon il n'y a pas un chat pour montrer le bout de son nez dans les parages.

Je touche le parapet de pierre blanche, je m'y tiens. Il m'arrive à la taille. Je me plonge dans la contemplation de l'océan. À croire que je suis venu pour ça. Mais c'est que toute la lumière est là, liquéfiée. Un infini de lumière et il déroule ses lourds plis brillants, ne cesse de se mouvoir, de se rapprocher sans jamais arriver. Médusé par ce spectacle *Il était partagé entre ce qu'il voyait dehors, cette lumière, cette malédiction, et ce qu'il voyait en dedans, la même lumière, la même malédiction*, je reste là. Malgré moi pourtant mes yeux se mettent à chercher, à fureter, vont d'un coin à un autre, entreprennent ce pour quoi je suis de retour en ces lieux. Et que fait l'océan pendant ce temps, il joue. Je le considère, intrigué mais à moitié seulement, étonné mais seulement à moitié : à quel jeu joue-t-il ? Il appelle, dirait-on, n'en finit pas d'appeler. Qui pourrait-il appeler, ou quoi ? Attirer l'attention, c'est ce qu'il veut ? Il fixe sur moi des yeux presque humains, des yeux par milliers, il en est couvert, je ne me vois pas scruté par cette folle quantité d'yeux éparés. Ou il essaye de calmer, d'endormir en lui quelque chose qui le travaille et il laisse aller ses regards dans tous les sens, c'est ça, une chose qui demeurera toujours inconnue de nous. « Mais peut-être que de moi elle ne le demeurera pas », me dis-je.

Rien ne se produit de ce côté-là, la sérénité des choses pèse davantage, sans plus, l'océan roule les

mêmes pensées, des pensées en permanente gestation, l'océan tel qu'il est, ces pensées comme elles viennent, remuées, confondues ensemble, en gestation, toujours en gestation, je me sens entièrement libre de mes mouvements, et m'inclinant par-dessus le parapet je ne me soucie plus que de retrouver mes gestes de la veille, les seuls gestes, et de répéter ces gestes. Dans l'espoir... Peut-être de réussir à... Déterminer jusqu'où la marée vient se briser. La même énorme excavation aux parois à pic bâille avidement à mes pieds, les mêmes flancs rudes de granit s'abîment à une vertigineuse profondeur dans les flots, l'espèce de gouffre ainsi formé est défendu par le même goulet contre la haute mer.

Me penchant davantage j'aperçois accroupis tout en bas comme un sombre troupeau de pachydermes les mêmes rochers que les vagues giflent dans des gerbes d'écume. Plus au fond, d'un noir d'encre, l'eau tournoie, gronde, l'eau cogne avec un bruit de tonnerre, de séisme en attente, et les mêmes décharges se succèdent à travers des grottes qui se creusent apparemment loin sous Jarbher. L'impression qui se dégage de tout ça n'est pas plus engageante aujourd'hui qu'hier, l'alarme logée au cœur des choses contraste étrangement avec le calme qui règne dans les hauteurs du ciel. Les minutes s'ajoutent aux minutes. Les avalanches de lumière qui s'abattent à l'entour ne peuvent empêcher que je me sente cerné par ces menaçantes ténèbres.

Rien n'a l'air de vouloir se manifester en fin de compte et je ne sais quel est l'objet de ma chasse. Ce serait ce rien que tout atteste autour de moi. Ce serait la réponse. « Justement ! Quand on est stupide au point de lui courir après. » La voix muette de l'océan.

Las de cette inspection stérile, je vais pour me

redresser et m'en retourner sur mes pas avec soulagement, et c'est à cet instant qu'une ondulation de reptiles sur les rochers verdâtres s'ébauche. Un brin, une bagatelle d'ondulation. C'est plus que je n'espérais. Au cours de ma précédente reconnaissance j'avais songé : « Des reptiles ? Ça ne se peut pas. » Mais à présent ? À présent si bêtes il y a, elles se fondent admirablement dans la pierre et la preuve ne sera pas facile à faire. Bêtes ou peu importe quoi, je les tiens à l'œil, je tâche de ne pas les perdre de vue dans la crevasse avec tous les recoins qui s'y devinent et je – non, je suis encore pris de nausée, c'est au-dessus de mes forces, je m'enfuis de nouveau, incapable de poursuivre plus longtemps cette observation, je m'enfuis comme hier.